

beaucoup plus petit et beaucoup moins commode auquel nous avons renoncé ; et le surcroît de travail qui m'était ainsi imposé devenait d'autant plus obligatoire que notre avenir était encore fort problématique.

Il ne faudrait pas croire que, pendant ce temps de retraite et de repos, j'abandonnai absolument la préoccupation principale en vue de laquelle étaient dirigées mes actions, ainsi qu'on l'a vu dans ces pages. Pendant bien des mois encore, cette préoccupation devait continuer à peser sur moi. Tout en mûrissant lentement mes projets, j'avais à prendre une mesure de précaution, à remplir un devoir de reconnaissance, à résoudre une question encore douteuse.

La mesure de précaution se référait nécessairement au comte. Il était de la dernière importance de savoir si ses plans l'obligeaient à rester en Angleterre, autant vaut dire sous ma main. J'éclaircis ce doute par un moyen fort simple. Connaissant son adresse à St-John's Wood, et m'étant procuré le nom de l'agent chargé de louer la maison meublée qu'il habitait, je m'informai si le numéro cinq dans Forest-Road devait, d'ici à peu, se trouver vacant. La réponse fut que le gentleman étranger résidant alors dans cette maison, avait renouvelé son bail pour un terme de six mois, et qu'il y resterait jusqu'à la fin de juin de l'année à venir. Je quittai l'agent, bien assuré contre toute crainte actuelle de voir le comte m'échapper.

L'obligation que j'avais à remplir me ramena une fois encore chez mistress Clements. Je lui avais promis de revenir lui confier ces mêmes détails relatifs à la morts et à la sépulture d'Anne Catherick que, lors de notre première entrevue, j'avais dû lui taire. Vu le changement actuel des circonstances, rien ne s'opposait à ce que je misse la femme au courant de cette partie du complot qu'il était indispensable de lui révéler.



D'elles-mêmes, ces douces lèvres montèrent jusqu'aux miennes. (page 722).

Pour m'acquitter promptement de ma promesse, j'avais toutes les raisons que pouvaient me donner une sympathie véritable et une bienveillance amicale ; aussi m'en acquittai-je en conscience, et avec tout le soin voulu. Je ne surchargerai point ces pages du récit de l'entrevue. Il sera mieux de dire que cet entretien même

me remit en tête le problème qui restait à résoudre, savoir l'apparentage d'Anne Catherick du côté paternel.

Une multitude de considérations secondaires, se rattachant à ce sujet, — assez puériles en les prenant isolément, mais d'une importance frappante lorsqu'on venait à les grouper, — m'avaient amené

en dernière analyse, à une conclusion que je voulais vérifier. J'obtins de Marian la permission d'écrire au major Donthorne, de Varneck-Hall (chez qui mistress Catherick avait servi pendant quelques années antérieurement à son mariage) pour lui poser certaines questions.

Je prenais ces renseignements au nom